



LE TOUR DU MONDE
EN 80 POÈMES



Présenté par Yvon Le Men



Flammarion

Extrait de la publication

Du même auteur

Aux éditions Flammarion

À l'entrée du jour, 1984.

Le Petit Tailleur de shorts (récits), 1996.

La Clef de la chapelle est au café d'en face (récits), 1997.

On est sérieux quand on a dix-sept ans (récits), 1999.

Le Jardin des tempêtes (choix de poèmes, 1971-1996), 2000, 2005.

Elle était une fois (roman), 2003.

Si tu me quittes, je m'en vais (roman), 2009.

Aux éditions du Seuil

Besoin de poème, 2006.

Aux éditions Parole et Silence

Toute vie finit dans la nuit (conversation avec Claude Vigée), 2007.

Aux éditions Rougerie

L'Échappée blanche, 1991.

La Patience des pierres suivie de *L'Échappée blanche*, 1995.

L'Écho de la lumière, 1997.

Le Loup et la Lune, 2001.

Un carré d'aube, 2004.

Chambres d'écho, 2008.

Aux éditions Gallimard

Le Pays derrière le chagrin, Coll. « Les Presses d'aujourd'hui », 1979.

Ouvrez la porte au loup (illustrations Dorothée Duntze), Coll. « Folio Cadet Or », 1994.

Aux éditions Filigranes

Le Vitrail (photographies Chantal Connan), 1995.

Un Livre d'heures (photographies George Dussaud), 1995.

Il fait un temps de poème (anthologie), 1996.

Le Château sous le ciel (photographies Yvon Le Marlec), 2005.

Aux éditions La Part Commune

Nous sommes des enfants de vouloir des enfants (photographies Georges Dussaud), 1999.

Aux éditions Ouest-France

Îles du Ponant (aquarelles Marie-Madeleine Flambard), 2000.

Presqu'une île (photographies Georges Dussaud), 2004.

(Suite des œuvres d'Yvon Le Men en fin de volume)

Le Tour du monde en 80 poèmes

Anthologie présentée et commentée
par Yvon Le Men

Flammarion

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2-0812-3333-1

*J'habite un monde sans traces
et seule reste la mémoire de mon souffle.*

Poème Touareg

*En ce monde,
de tout ce que j'ai pu boire
et manger,
de tous les pays où j'ai voyagé,
de tout ce que j'ai pu voir et entendre,
de tout ce que j'ai pu toucher
et comprendre,
rien, rien
ne m'a rendu jamais aussi heureux
que les chants.*

Nazim Hikmet

*Chaque lecteur est un secret,
Comme un trésor caché en terre,
Fût-il le dernier, fût-il de hasard,
Même s'il s'est tu toute sa vie.*

Anna Akhmatova

Inconnus, mais pas étrangers

Le premier poète étranger que j'ai aimé fut Nazim Hikmet. Mais était-il un étranger ?

J'avais dix-neuf ans, j'entends encore la voix d'Ariane qui me l'offrit. C'était par une belle nuit provençale. Dehors les cigales, dedans cette langue turque qu'elle fréquentait et que j'ignorais, puis, par bonheur, sa traduction et, d'un seul coup, l'impression d'être en famille, d'avoir un ami de plus dont l'histoire et la géographie m'avaient séparé. S'il n'était pas de ma langue maternelle, il devint, cette nuit-là, de ma langue fraternelle.

Grâce à mon premier éditeur Pierre-Jean Oswald, débarquèrent sur les étagères de ma bibliothèque des poètes venus des quatre points cardinaux comme débarquent les marins, les yeux débordant de noms à faire rêver sous les lucarnes. À l'heure de ces lectures, Les Côtes d'Armor s'appelaient encore les Côtes du Nord et le mot Nord m'entraînait à l'horizon. Les couleurs de la Manche renvoyaient aux lumières de la Baltique dont l'écho lui donnait de la profondeur de champ. Je retrouvai ces lumières dans les pages d'Edith Södergran, de Pär Lagerkvist, de Tarjei Vesaas

et de Pentti Holappa, cet homme qui écrivit des paroles d'amour à un autre homme à vous briser le cœur. Le mot Nord renvoyait aussi au grand livre fondateur de la littérature finnoise : le *Kalevala*. Il fut publié à Helsinki en 1835, quatre ans avant la publication en Bretagne du *Barzaz Breiz*. Ces deux livres, issus de la tradition orale et de longues marches à pied, rêvaient sur nos origines. Et tous les deux chantaient. Depuis mes premières lectures, mes premières écritures, jamais le besoin du chant ne quitterait mes poèmes, comme si le son se confondait au sens, la mélodie au chemin.

Mon enfance se passa entre une langue inconnue, mais pas étrangère, la langue bretonne et ma langue maternelle, la langue française. J'en aimais déjà les fables que notre instituteur nous récitait après le repas de midi et avant les cours de calcul. Toute langue est étrangère, dit Guillevic, surtout sa langue maternelle. C'est sûrement cette étrangeté-là qui désire le poème et nous incite à traverser les frontières de l'œil et de l'oreille avec des mots, des phrases, des vers.

Puis j'allai vers l'est. Vers les Russes, d'abord, à cause de mes années militantes, vers Maïakovski et Khlebnikov. Ensuite, à cause de la neige, je dévorai Essenine, Aïgui, Akhmatova, Pasternak qui vivrait à ses risques et périls entre deux feux. Vers les Hongrois, Miklós Radnóti dont le corps s'effondra au bout d'une marche forcée entre deux camps de la mort ; Endre Ady que traduisit l'écrivain polyglotte Armand Robin. Et enfin vers le tchèque Vladimir Holan, lequel creusa son œuvre comme un mineur de fond et dans la solitude.

J'écoutais en même temps Smetana, Kodaly, Bartók, Sibelius, Tchaïkovski, les uns accompagnaient les autres. Ensemble ils forçaient les portes, ouvraient les fenêtres, et les petites histoires russes, hongroises, finlandaises, chinoises épousaient celles de mes voisins. Il n'y avait plus d'étrangers, mais des mystères, comme dans les contes d'Andersen ou de Grimm.

Le climat, un temps, me sépara des autres pays, des autres poètes. Je préférais le bleu froid d'Edith Södergran au rouge sang de Lorca, malgré mon goût de la langue espagnole né des cours de mon professeur de seconde. Ancien combattant de la République, ancien déporté à Buchenwald, son exil douloureux fut atténué par les poètes de sa patrie perdue. Comme le Pouchkine est la langue des Russes, le Lorca est celle des Espagnols. Ce fut grâce à la nostalgie de mon professeur que j'entrai dans l'œuvre du jeune fusillé Lorca, dans les couleurs et les odeurs qui sourdent de ses poèmes, *a las cinco de la tarde*, à cinq heures de l'après-midi.

Plus tard je rencontrai Antonio Gamoneda. Il vit en Castille, sous la flèche d'une des plus belles cathédrales d'Europe et à deux pas de la terre que Jean de la Croix foula de ses pieds nus. Son œuvre est née sous l'égide de Nazim Hikmet, du blues et des *spirituals*. Aujourd'hui ses poèmes s'approchent de plus en plus des lisières de la mort, de ce là si présent, sans son *au-delà* ; de cette *clarté sans repos*, comme il l'écrit lui-même.

Je grandissais. Ma géographie, aussi. Par la botanique, je frappai aux fenêtres du Japon, à l'éclat du cerisier en fleur que Bashô et Issa ont si bien rendu. Par un voyage, je frôlai l'aperçu des vagues et le poème qui s'en dégage au-dessus du port de Santos, entre São Paulo et

Rio. Par une rencontre, je tombai sur le désespoir d'Izet Sarajlic et cognai contre le poids de son regard, si lourd après le siège de Sarajevo. Et les lectures suivaient et donnaient mots à ces rencontres.

Grâce à Claude Vigée, j'ouvris une seconde fois la Bible, aux pages arrosées de commentaires. J'allai à Lisbonne m'asseoir un instant sur le banc de Pessoa, à Dublin sur celui de Patrick Kavanagh. À Istanbul, je tombai par hasard sur la sépulture du cheik Bedredine, un seigneur partageux du Moyen Âge qui fut assassiné et dont Nazim écrivit l'épopée.

Je traversai la Méditerranée, suivis les pas du chameau que copièrent les mesures de la métrique arabe. Je survolai le désert, ramassai au passage le silence des paroles touareg et parvins, enfin, à la terre ocre du Mali. Malgré une langue française parfois commune, ce pays se situe loin, si loin de mes vertes prairies... et si près, au point d'y retourner plusieurs fois. Au point de tenter d'appivoiser ses enfants, ses pêcheurs, ses féticheurs, ses griots, par quelques vers qu'auparavant je m'interdisais d'écrire. Je craignais d'être un touriste. Mais ne sont-ils pas mes frères étranges ? Nous possédons ce qui leur manque. Ils connaissent ce qu'on ignore.

C'est ainsi que j'accomplis un tour du monde en 80 poèmes, et presque autant de pays. C'est ainsi que la poésie étrangère vit dans ma vie depuis que j'entendis, à l'âge de dix-neuf ans, résonner, parmi le chant des cigales, les poèmes de Nazim Hikmet dans une langue inconnue, mais pas étrangère.

Afrique du Sud
Ingrid Jonker

En Afrique du Sud, entre l'arrivée au pouvoir du Parti national en 1948 et l'élection de Nelson Mandela, le poème, dit Nadine Gordimer, était parfois « aussi bien une cachette qu'un mégaphone ». En 1994, dans un discours resté célèbre, Nelson – ainsi que l'appelle affectueusement son ami André Brink – lut le poème d'Ingrid Jonker devant l'ensemble du parlement sud-africain. Comme pour ne pas oublier ces mots qui ne voulaient pas oublier. L'apartheid a disparu, mais les enfants meurent toujours en Afrique, enfants soldats ou enfants tout court.

Ingrid Jonker (1933-1965) est une voix majeure et dissidente de la poésie lyrique afrikaans. Le différend politique avec son père, Abraham Jonker, membre du Parti national qui mit en place l'apartheid, amena celui-ci à la renier. Elle publia un premier recueil, Ontvlugting (La Fuite), dès 1953, puis Rook en Oker (Fumée et Ocre) et Kantelson (posthume). À 32 ans, elle se suicida.

L'enfant tué par les soldats à Nyanga

L'enfant n'est pas mort
L'enfant lève les poings contre sa mère
qui crie Afrique crie l'odeur
de liberté et de bruyère
là où le cœur est assiégé

L'enfant lève les poings contre son père
dans la marche des générations
qui crie Afrique crie l'odeur
de justice et de sang
dans les rues de sa fierté armée

L'enfant n'est pas mort
ni à Langa ni à Nyanga
ni à Orlando ni à Sharpeville
ni au commissariat de Philippi
où il gît une balle dans la tête

L'enfant est l'ombre des militaires
de garde avec mitraille, blindés et matraques
l'enfant est présent à toutes les réunions et comités
l'enfant pointe son œil par les fenêtres des maisons
et dans le cœur des mères
l'enfant qui voulait seulement jouer au soleil de
Nyanga est partout

l'enfant qui est devenu un homme traverse toute
l'Afrique

l'enfant qui est devenu un géant voyage dans tout le
monde

Sans permis

Black butterflies, traduit de l'afrikaaners en anglais
par André Brink, Human & Rousseau Ltd, Capetown, 2007,
puis en français par Éric Sarner.

Albanie
Ismaël Kadaré

Grâce au ciel, les oiseaux migrateurs ne suivent pas le tracé des frontières, leurs vols et le vent qui les porte ne s'arrêtent pas à la première guérite !

Dans cette Albanie de langue de bois, mieux que le mot liberté lui-même, les mots Vol et Vent donnent un visage plus frais à la liberté. D'un seul coup d'aile ils nous emportent dans notre seconde demeure, là où Vit la Vie.

Ismaïl Kadaré (né en 1936) est considéré comme le plus grand écrivain albanais contemporain. Son œuvre, publiée sous la dictature d'Enver Hoxha et inspirée notamment d'Eschyle et de Shakespeare, montre le tragique absurde du totalitarisme. Kadaré a subi la censure, en particulier pour son œuvre majeure, Le Grand Hiver (1973). Il est connu au plan international dès son premier roman, Le Général de l'armée morte (1964). Il obtient l'asile politique en France en 1990.

Le Vol en V des oies sauvages

Elles ont tracé la seule et unique
lettre qu'elles savent écrire,
V magnifique
dans le ciel de leur exil.

Elles laissent quelque chose après elles,
elles emportent quelque chose par-delà les nuages ;
pour cette beauté essentielle,
grâces vous soient rendues, oies sauvages.

Car il a suffi d'une seule et unique lettre
dans le ciel démesurément gris
pour que, mieux qu'une bibliothèque,
vous donniez corps à notre nostalgie.

Ismaël Kadaré, *Poèmes*, 1958-1988,
traduit par Claude Durand
avec la collaboration de Mira Mexi et Edmond Tupja,
Poésie-Fayard, 1988.

Algérie
Rabah Belamri

Aveugle, ce fut grâce à sa mémoire, où résistaient des bris de lumière, que Rabah Belamri continua à percevoir, à percer la vue. Quand il est mort des suites d'une opération, j'ai écrit, pour lui et pour sa femme Yvonne et contre cette pointe de silex dans la pupille, ce poème :

Comme ces nuages au loin
qui poussent jusqu'au vent
tu souriais si loin

à la main
dans sa main

tu étais dans le noir
et du noir
tu faisais dans nos yeux

la lumière

maintenant
nous sommes dans le noir
de ce noir

et quelle différence
entre tes yeux aveugles
et ces yeux aveuglés

dont le noir ne bouge plus.

Rabah Belamri (1946-1995) est un écrivain prolifique qui a publié recueils de poèmes (Le Galet et l'Hirondelle), contes (Contes de l'Est algérien), romans et essais. Son premier roman, Regard blessé, d'inspiration autobiographique, évoque la cécité qui l'a frappé dès l'âge de 16 ans. Belamri a également publié plusieurs volumes de contes en édition bilingue (français, arabe dialectal).

Sénégal / Léopold Sédar Senghor	283
Serbie / Vasko Popa	287
Serbie (les Roms) / Rajko Djuric	291
Slovénie / Tomaz Salamun.....	295
Suède / Pär Lagerkvist.....	299
Suisse / Nicolas Bouvier	303
Syrie / Ibn' Arabî	307
Tchéquie / Vladimír Holan	311
Tunisie / Tahar Bekri.....	315
Turquie / Rûmî	319
Uruguay / Idea Vilariño.....	323
Venezuela / Robert Ganzo.....	327
<i>Remerciements</i>	331

Mise en page par Méta systems
Roubaix (59100)

N° d'édition : L.01ELJN000300.N001
Dépôt légal : novembre 2009